

L'héritage de Jean Favre

Paillardise et assistance publique à Genève au XVIII^e siècle

Résumé

C'est en cherchant à connaître d'où venait mon arrière-grand-mère Charlotte Marie Susanne Favre (née à Genève en 1866 et décédée à Lutry en 1950) que les archives ont révélé toute une série d'aventures familiales.

Charlotte a eu douze frères et sœurs, dont la plupart ont vécu. Sa maman Toinette **Luquin** (1835-1910) était repasseuse comme sa propre mère. Le grand-père maternel Jean Louis Luquin (1813-1849) était colleur de papiers peints. Deux frères de Jean Louis étaient marchand et colleur de papiers peints, c'était sans doute une entreprise familiale. Une sœur faisait des cigares, ils étaient neuf dans la fratrie. Jean Louis était lui-même le fils de Jean Marc Luquin né à Genève et de Susanne Barbaz née à Lausanne et blanchisseuse.

La grand-maman Jeanne Elise Evêque (1811-1859) était fille d'un horloger et vitrier (la profession était changeante) marié à une tailleuse, Jeanne Catherine Henrioud, dont le père était bourgeois de Neuchâtel et la mère Marguerite Guéry a travaillé comme "gouvernante de la grande cuisine" de l'Hôpital général de 1802 à 1819, après son veuvage.

Du côté de la mère de Charlotte, ce sont des familles qui ont des revenus réguliers avec des petits métiers. Ils habitent à Genève depuis au moins deux ou trois générations.

Le père de Charlotte se nommait Jean **Favre** (1832-1896), il était mécanicien ou serrurier et avait une petite sœur Louise qui était polisseuse (industrie des montres). Ils sont nés à la rue Chausse-Coq, dans la vieille ville de Genève. Les grands-parents paternels, Jérôme Hilaire Favre (1788-1844) et Rose Beuda (1795-1867), étaient tous deux ouvriers agricoles et tous deux étaient des enfants "naturels". Ils se marient assez tard, il a 42 ans ; elle en a 35 et a déjà eu un enfant trois ans auparavant, illégitime et mort-né. Jean Favre a 12 ans et sa sœur 9 ans quand leur père décède. Les archives de la justice et celles de l'Hôpital général (qui jouait un rôle d'assistance publique comme aujourd'hui l'Hospice général) ont donné de riches informations sur cette partie de la famille.

Jérôme Hilaire Favre et sa femme Rose Beuda sont nés à l'Hôpital général et ils y ont été baptisés. Leurs mères les ont "donnés" à l'Hôpital. Deux belles-sœurs de Rose ont été abandonnées (la nuit, dans une rue de Genève). De nombreux membres de cette famille ont été assistés dès la naissance, certains aussi dans leurs vieux jours. Plusieurs sont passés par la "Discipline" ou "maison de correction" (qui devint la prison de Saint-Antoine), en particulier pour délit de "paillardise", mais aussi pour "libertinage".

La maman de Jérôme Hilaire est Marthe Albertine **Favre** (1762-1830), tailleuse puis épicière dans ses vieux jours. C'est la plus jeune des dix enfants d'Albert Favre, orfèvre, et d'Anne Marie Huict, "vuideuse" (travailleuse de l'horlogerie), mariés à Genève en 1749.

Albertine a eu trois enfants hors mariage. La première fois avec un tailleur. La seconde fois avec un musicien de la Comédie, de Besançon, qui l'a séduite mais refuse de reconnaître l'enfant. Pour avoir la paix, il payera cependant l'Hôpital général. Ces deux premiers enfants meurent avant trois ans. La troisième fois, c'est un homme rencontré dans la rue qui la séduit, elle ne connaît ni son nom, ni son domicile, ni son métier. Elle a tellement honte qu'elle se

jette dans le Rhône le 26 octobre 1788, enceinte de sept mois. Il y a peu d'eau, elle reste assise et pensive dans l'eau glacée avant de se ressaisir et de se hisser sur la berge. L'enfant naîtra, sera baptisé Jérôme Hilaire et deviendra le grand-père de Charlotte Favre.

Le père d'Albertine est mort à Port-au-Prince peu après son arrivée, en 1763. Il espérait améliorer sa situation au "Nouveau Monde", mais au contraire sa veuve se retrouve avec de nombreux enfants, de grosses difficultés financières, et la petite Albertine n'a qu'un an. Anne Marie Huict reçoit une aide de l'Hôpital général pendant une dizaine d'années. Elle se remarie avec un autre orfèvre, Daniel Bovet.

Le grand-père d'Albertine, Pierre Favre, était venu à l'âge de 20 ans de Montreux à Genève. Il fut manœuvre durant deux ans, puis soldat de la garnison.

Du côté maternel, les **Huict** sont des "citoyens de Genève", en régression sociale. Le père d'Anne Marie, Jean Huict (1693-1764), était confiseur. Plusieurs fois il fait des emprunts auprès de l'Hôpital général, mais finalement il s'enfuit à Lyon, abandonnant femme et enfants. Les uns sont casés dans la famille, les plus jeunes restent avec leur mère et trois filles obtiennent une pension de l'assistance publique. Jean Huict revient à Genève, il se marie encore trois fois, et sa dernière femme refuse de l'accueillir quand il est âgé et dans le besoin car "elle craint qu'il ne lui ôte ou lui consume le peu qu'elle a". Son père Isaac Huict, était "jaugeur", il a eu quinze enfants dont au moins onze sont morts très jeunes. Les Huict avaient alors une maison proche du Bourg-de-Four.

Il nous reste à étudier la famille de Rose **Beuda**. Elle est issue de la troisième grossesse illégitime d'Emilie Beuda (1759-1818), elle-même fille illégitime de Jeanne Marie Beuda (~1730-1789), Jeanne Marie elle-même "donnée" à l'Hôpital général à l'âge (inhabituel) de neuf ans et souffrant d'épilepsie.

Emilie était domestique. Elle se fait violer en 1785 par l'hôte de son maître, durant deux mois. Il se nomme François Saint-André et est marchand drapier ; il tente d'étouffer l'affaire, donne deux écus à Emilie pour qu'elle raconte des histoires à l'auditeur de justice. Entre ce moment et son troisième accouchement en 1795, elle entre douze fois à l'Hôpital général. A chaque fois elle n'a plus de travail, ou est renvoyée. A partir de 1795, elle vit constamment à l'Hôpital et travaille pour l'hôpitalier (directeur de l'institution) dès 1797. On ne sait rien des pères de ses autres enfants.

Jeanne Marie Beuda, l'arrière-grand-mère maternelle de Jean Favre, a vécu presque toute sa vie assistée. Mais les archives ne nous disent rien sur ses parents. A 25 ans, elle est placée à Chancy où elle fait la connaissance du valet de monsieur Vonderstrassen : Pierre **Laviolette**. D'où une fille qui naît le 15 janvier 1757 à Chancy, est baptisée Marie le lendemain à l'Hôpital général, et mise en nourrice en Savoie le 18 janvier. Pierre Laviolette, "enfant naturel", est né à l'Hôpital général, alors que sa mère y est enfermée. Celle-ci, Françoise Laviolette, est souvent assistée car "sans ouvrage" ou malade. On l'exhorte à se "conduire sagement", mais en 1732 elle est enfermée à la "Discipline" pour cause de. Sa sœur Jeanne Marie Laviolette est aussi assistée et par deux fois poursuivie pour paillardise.

Selon les déclarations de Jeanne Marie Beuda, ses deuxième et troisième enfants sont issus de sa relation avec Jacob **Ebray** (1738-1790). Ils se croisent dans les couloirs de l'Hôpital général où il est mitron boulanger et elle "écureuse" (elle fait la vaisselle). Après la naissance d'Emilie, elle reste enfermée trois mois à la maison de correction. Quand elle se déclare enceinte pour la seconde fois de Jacob, celui-ci se sauve "en passant au moyen d'une échelle par-dessus la porte de la cour de la discipline qui donne sur la ruelle des Chaudronniers". Jacob Ebray reviendra plus tard à Genève et se mariera avec Catherine Olivier, fille de réfugiés français

assistés par la Bourse française, et mère de quatre enfants “bâtards”. Elle passe plus de huit mois enfermée à la Discipline (la maison de correction), c’est d’ailleurs là qu’elle fait la connaissance de Jacob !

Le père de Jacob, François Ebray (~1708-1761), était un savetier ou cordonnier venu de Genolier, il a à Genève sept enfants issus de deux lits. Mais il ne paye pas la taxe d’habitation et cela pose bien des problèmes. Un de ses fils est renvoyé de son apprentissage (de cordonnier). En février 1749 (quatorze ans après la première injonction), le Moyen Conseil donne l’ordre à toute la famille de quitter la ville. Parallèlement ils reçoivent toujours un peu d’assistance. Ils partent finalement, pas bien loin, et tous reviennent en ville. En février 1758, Jacob a 19 ans et est accueilli à l’Hôpital “en très mauvais état et presque nu”. Sa mère et son père décèdent en septembre et octobre 1761, à 47 et 53 ans, misérables.

Cette saga des aïeux de Jean Favre aborde les divers aspects de l’Hôpital général : lieu de conception, de naissance, de baptême, de “don” et “d’abandon” d’enfants, de placement, d’assistance, de travail, d’enfermement, de soins et de mort. La plupart des protagonistes n’ont que peu ou pas connu leurs parents et réciproquement leurs enfants. La recherche généalogique permet de reconstituer, partiellement, une filiation et des liens familiaux entre ces personnes.

Michel Mégard, Onex, en février 2007

Un document plus complet et illustré est accessible depuis la page www.megard.ch/michel.

Croquis de femme,
sur papier buvard,
inséré dans le
Livre des entrants et sortants
de l’Hôpital général (1810-1824)
[AEG : Arch. hosp. Fa 17]

Entre 1803 et 1833,
ce sont des femmes qui dirigent
l’Hôpital général
(Marie Olympe puis Anne Pernette Boidard)
Un employé a-t-il croqué l’hôpitalière ?

